Saint François de Paule ou Thomas Illyricus ?

Nouveau regard sur une estampe toulousaine du XVI^e siècle

Francis of Paola or Thomas Illyricus? New insight into a 16th century woodcut from the Toulouse region

Christian Péligny

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/699>

DOI : 10.4000/estampe.699

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 4-17

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Christian Péligny, « Saint François de Paule ou Thomas Illyricus ? », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 248 | 2014, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 09 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/699> ; DOI : 10.4000/estampe.699

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE OU THOMAS ILLYRICUS ? NOUVEAU REGARD SUR UNE ESTAMPE TOULOUSAINNE DU XVI^e SIÈCLE

Christian Péligny

En 1940, le libraire de New York H[ans] P[eter] Kraus découvrit plusieurs exemplaires d'une estampe, utilisés comme défets dans les plats d'une reliure qui recouvrait un acte notarié toulousain daté du 12 juillet 1520 ; découverte d'autant plus fortuite qu'un libraire parisien avait adressé par erreur ce petit registre manuscrit à son confrère new-yorkais !¹ Une telle trouvaille constituait, à n'en pas douter, la seconde naissance d'un document qui, après cinq siècles de vie occulte, réapparaissait brusquement en pleine lumière, stimulant la curiosité des amateurs, des historiens de l'art et des conservateurs de musée ou de bibliothèque. Dès 1955 un spécimen de cette gravure fut mis en vente par le libraire Kraus ; le catalogue 75 qu'il publia cette année-là proposait l'image en question sous le titre : *Xylographie – Propagation de la dévotion au Rosaire*, en raison de la pluie de chapelets qui semblait tomber du ciel sur le prédicateur et son auditoire. Avec plus d'audace, Campbell Dogson croyait avoir reconnu saint Jean de Capistran dans le principal personnage de la scène, ainsi qu'il l'écrivit dans deux lettres adressées à Kraus le 15 juillet et le 31 août 1940, et suggérait une probable origine française de cette image qu'il datait de la dernière décennie du XV^e siècle. Entre-temps deux autres épreuves avaient rejoint la collection de Lessing J. Rosenwald et furent présentées au public lors de la donation de celle-ci à la National Gallery de Washington. Soigneusement décrites dans le catalogue de l'exposition organisée en 1965 sous les numéros 208 et 209, elles portaient le titre suivant : *Arrivée et prédication de saint Bonaventure à Lyon*. Un autre exemplaire fit partie de la collection Elisha Whittelsey pour rentrer en 1947 au Museum of Art de New York où il fut exposé en 1977. Le département des Estampes de la Bibliothèque nationale de France acheta, à son tour, en 1984, un exemplaire de cette gravure sur bois ; enfin le musée Paul-Dupuy de Toulouse put ajouter un nouveau fleuron à son riche fonds de dessins et d'estampes en faisant l'acquisition d'une épreuve qui figurait à l'affiche de l'Hôtel Drouot, lors de la vente de la collection Marie-Thérèse et André Jammes, dispersée par la Société Pierre Bergé et associés le 7 novembre 2007.

C'est en mai 1986 que le père Henri-Dominique Saffrey tenta d'interpréter le programme iconographique d'une image dont l'origine toulousaine ne semble faire aujourd'hui aucun doute (ill. 1). Sa thèse, solidement étayée, démontrait que le protagoniste de la gravure n'était autre que saint François de Paule – originaire de Paola, petite ville située en Italie dans la province de Cosenza – et fondateur de l'ordre des

1. Henri-Dominique Saffrey, « L'arrivée en France de saint François de Paule et l'imagerie populaire à Toulouse au XV^e siècle », *Nouvelles de l'estampe*, mai 1986, n° 86, p. 6-22.

III. 1. Bois gravé imprimé à Toulouse, probablement par Jean de Guerlins en 1519.

Minimes. L'ermite de la Calabre, réputé pour sa sainteté et ses pouvoirs de thaumaturge, avait été appelé en effet dès 1483 auprès de Louis XI pour aider celui-ci à surmonter sa peur de la maladie et de la mort, et faire en sorte que par ses prières « il lui pût allonger la vie »². Après la disparition du roi, François de Paule demeura en France, au château de Plessis-lès-Tours, dans l'entourage proche de Charles VIII et de Louis XII qui le consultaient souvent pour des questions religieuses mais aussi politiques ; il avait fondé une congrégation érémitique, approuvée par le Saint-Siège, qui devint un véritable ordre religieux doté de constitutions originales³. Les communautés se multiplièrent dans le Sud-Ouest de la France, surtout à partir de la fin du XVI^e siècle, mais c'est à Toulouse que la première maison vit le jour, forte du soutien du roi et du saint fondateur⁴. Elle bénéficia également de la générosité de Laurent Allemand, à la fois évêque de Grenoble et abbé de Saint-Sernin, qui donna un terrain hors les murs, où s'élevait la chapelle Saint-Roch, pour y construire le nouveau couvent⁵. Les religieux, sans doute présents sur les lieux depuis quelques années, en prirent possession de façon officielle en mai 1503 ; la construction de l'église dura près de sept ans et ne fut consacrée qu'en janvier 1509. C'est dans ce contexte bien particulier, à la charnière des XV^e et XVI^e siècles, que le père Saffrey situe la diffusion d'une gravure qui met en scène un prédicateur et juxtapose, en une suite rapide d'instantanés, plusieurs phases de son activité. « On s'explique donc très facilement, écrit-il, que les Minimes de S. Roch, dans la banlieue de Toulouse, voulant motiver les Toulousains qui venaient chez eux en pèlerinage et devant réunir des fonds pour faire face aux dépenses qu'il faudrait engager pour leur futur couvent, aient fait faire cette belle image qui représente leur Père, François de Paule... »⁶. Le couvent de Toulouse a fait longtemps figure d'exception dans cette province, car il fallut attendre trente ans pour voir apparaître le deuxième couvent – celui de Samatan – puis encore trente-six ans pour la troisième fondation, à Narbonne⁷. Preuve s'il en est du dynamisme de cette petite communauté, le troisième chapitre général de l'ordre se déroula dans la ville des capitouls en 1514 ; de plus, les rois de France et les grands personnages prirent bientôt l'habitude de s'y arrêter avant de faire leur entrée solennelle par la porte Arnaud-Bernard, comme François I^{er} en 1533 ou le connétable Anne de Montmorency en 1551⁸ ; enfin le « Bonhomme de Pouilles » comme l'appelait Commynes, fut canonisé par le pape Léon X le 12 mai 1519, douze ans après sa mort, et un tel événement n'a guère dû laisser indifférents les Minimes de Toulouse⁹. Si l'on se place dans une telle perspective, tout s'éclaire, et la grille de lecture que nous fournit saint François de Paule fonctionne à merveille : venu par bateau depuis Naples via Ostie, le saint ermite monté sur un âne et suivi par ses deux fidèles compagnons – les Frères Giovanni Cadurio et Bernardino Otranto – entre triomphalement

2. Paul Murray Kendall, *Louis XI*, Paris, Fayard, 1974, p. 433 ; Jean Favier, *Louis XI*, Paris, Fayard (collection Texto : le goût de l'histoire) 2001, p. 897.

3. Benoist Pierre et André Vauchez (éd.), *Saint François de Paule et les Minimes en France de la fin du XVI^e au XVIII^e siècle*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2010 ; collection « Perspectives historiques ».

4. Valérie Malabirade, « Les Minimes dans la province d'Aquitaine », Benoist Pierre et André Vauchez (éd.), *op. cit.*, p. 159-162.

5. H. de Crazannes, « Notice historique sur le couvent des Minimes de Toulouse », *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, tome XI, années 1874-1879, p. 272-285.

6. Henri-Dominique Saffrey, article cité, p. 13.

7. Valérie Malabirade, article cité, p. 160.

8. H. de Crazannes, article cité, p. 272 et suivantes..

9. Il est intéressant de noter, dans ce contexte, que l'imprimeur Jean Grandjean rédigea son testament le 28 avril 1519, faisant des pères minimes de Saint-Roch ses héritiers universels ; cf. Archives départementales de la Haute-Garonne, Minimes, n° 32 et Raymond Corraze, « Le testament de Jean Grandjean, maître imprimeur toulousain », *L'Auto*, février 1941, n° 124, p. 19-22.

dans la ville de Bormes [-les-Mimosas] qu'il avait préservée de la peste ; on le voit prêcher, un crucifix à la main, devant une foule attentive, puis prendre quelques instants de repos ou méditer dans un état de demi-veille. Même le paysage côtier que l'on peut distinguer à l'arrière-plan, avec une trirème et un navire de haute mer, trouve son explication dans un épisode merveilleux survenu au cours de la traversée !¹⁰ Au-dessus, deux anges supportent un cartouche rond et lumineux contenant les monogrammes enlacés de Jésus et de Marie, sous le patronage desquels François de Paule avait placé dix des couvents qu'il avait fondés, en Calabre, en Sicile, en France et en Italie du Nord. Enfin, la sphère céleste, séparée du monde terrestre par une couche de nuages, nous montre un cercle de flammes dans lequel s'inscrit un Christ de pitié, debout dans son tombeau, entouré de la Vierge, de saint Jean et des instruments de la Passion. De part et d'autre de ce grand soleil l'artiste a figuré les quatre évangélistes dont les noms, écrits en langue d'oc, remplissent chacun un phylactère.

Tout, dans la démonstration du père Saffrey, semble concourir à une certitude : c'est bien François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes, que représenterait cette image de propagande, gravée et coloriée au pochoir à Toulouse, entre 1493 et 1503, lors de la fondation d'un couvent qui se trouvait à l'extérieur de la ville, près du petit ermitage de Saint-Roch.

Le doute qui se fait jour et finit par s'installer durablement a une double origine : d'une part la personnalité même de François de Paule et la perception que l'on avait du saint dans notre pays ; d'autre part l'émoi suscité, entre 1518 et 1521, par le passage à Toulouse et dans le Midi toulousain du prédicateur franciscain Thomas Illyricus.

Rappelons tout d'abord que François de Paule était un homme âgé de soixante-sept ans lorsqu'il posa le pied sur la terre de France, non loin de Toulon, en 1483, un homme fatigué, peut-être usé par les privations, même s'il devait connaître une remarquable longévité. Le roi voulait que l'on réservât le meilleur traitement à son hôte : celui-ci remonta le Rhône en bateau et reçut à Lyon un accueil digne du souverain pontife ; puis il voyagea en litière jusqu'à Tours¹¹. Ce seul détail suffirait à dissiper la légende d'un François de Paule se déplaçant avec un âne pour monture ! D'autre part il n'est jamais venu à Toulouse, mais on ne saurait, bien sûr, utiliser un tel argument pour refuser de voir l'ermite de la Calabre sous les traits du personnage figurant sur cette gravure. En revanche, il convient de s'interroger sur les qualités de François de Paule et son rayonnement aussi bien dans son pays d'origine que dans son pays d'accueil. Les anciens biographes du saint, comme Louis Dony d'Attichy¹² ou Antoine Dondé¹³, ont évoqué les sermons qu'il avait prononcés avec succès, notamment à Messine où il aurait changé « les mœurs déréglées et les mauvaises coutumes de ce peuple »¹⁴. Force nous est de constater cependant qu'il fut avant tout un solitaire menant une vie contemplative et austère, un ermite qui dormait sur un lit de sarments et ne se nourrissait que de plantes ou de légumes, un saint homme qui avait le don de prophétie et guérissait les malades. Il n'avait pas fait d'études, n'avait jamais appris le latin et parlait mal

10. Henri-Dominique Saffrey, article cité, p. 12.

11. F. Rolle, « Documents relatifs au passage de saint François de Paule à Lyon (1483) », *Revue du Lyonnais*, tome XXIX, 1864, p. 31-51. Voir aussi *Lettres de Louis XI roi de France publiées d'après les originaux pour la Société de l'Histoire de France*, Joseph Valsen et Étienne Charavay (éd.), Tome X, Paris 1908, p. 76-78, en particulier la lettre de Louis XI aux conseillers de la ville de Lyon (24 février 1483) : ordre de faire construire « ung chariot et litière et de le festoyer le mieux possible » ; lettre aux Lyonnais (27 mars 1483) : « Quant ledit saint homme sera arrivé par dela, recevez le et le festiez comme ce c'estoit nostre Saint Père. »

12. Louis Dony d'Attichy, *Histoire générale de l'ordre sacré des Minimes*, Paris, Chez Sébastien Cramoisy, 1624.

13. Antoine Dondé, *Les Figures et l'abrégé de la vie, de la mort et des miracles de saint François de Paule*, Paris, chez François Muguet, 1671.

14. Henri-Dominique Saffrey, article cité, p. 8-9.

le français lorsqu'il vint dans notre pays, à tel point, selon plusieurs témoignages, que le recours à des interprètes se révélait souvent indispensable pour communiquer avec lui : ce furent d'abord Ambroise Rambault, puis François Binet, qui devinrent généraux de l'Ordre, après la mort du fondateur¹⁵. Il n'eut pas, auprès des cercles lettrés, l'audience que l'on aurait pu imaginer. Mais peut-être parlait-il un patois trop éloigné de la langue italienne qu'affectionnaient les humanistes ?¹⁶ Le père Saffrey reconnaît lui-même qu'il a dû ne prêcher que rarement. En tout cas, il dut prêcher surtout en Italie. Sa venue en France ne changea rien à son mode de vie : logé dans la basse-cour du château du Plessis, il priait, méditait, et continuait d'opérer des miracles. Bernard Chevalier, qui s'est livré à une analyse comparative des procès de Calabre et de Tours, en vue de la canonisation de l'ermite, constate que « François de Paule n'est évidemment pas un prédicateur... Au Plessis, c'est un saint homme, très proche de la Cour et très mal à l'aise dans son voisinage. Il est le soutien et le recours des femmes qui souffrent. Pour l'élite urbaine locale, c'est un conseiller spirituel recherché. Mais il est peu connu autrement en Touraine, si ce n'est comme distributeur de talismans. Son rôle de prophète de Cour et de conseiller politique de Charles VIII, son ascendant sur les princesses du sang, son action en faveur des réformateurs rigoristes, tout cela ne sort pas de l'entourage royal ».¹⁷ Nous remarquerons par ailleurs, avec Christine Bousquet-Labouérie, que les chroniqueurs de l'époque, à l'exception de Philippe de Commines, « n'ont guère participé à la fabrique du saint ni à sa glorification ».¹⁸ Il jouit sans aucun doute d'une grande réputation de douceur, d'humilité, d'austérité, de charité ; ses miracles augmentent encore l'aura de sainteté qui émane de sa personne ; mais ses talents oratoires, en France notamment, ne figurent pas au nombre des mérites exceptionnels qui lui sont attribués. Il s'agit en vérité d'un ascète, d'un « contemplatif dont le rayonnement intérieur fait tout ».¹⁹ Or la gravure que nous étudions met en exergue la figure d'un fougueux prédicateur, avant, pendant et après le sermon. Pourquoi les disciples de François de Paule qui fondèrent le couvent de Toulouse auraient-ils donné de leur maître une image aussi peu conforme à la réalité ? Les études les plus récentes révèlent que le thème de la prédication n'a pas été retenu par les artistes qui ont peint ou gravé son portrait tout au long du XVI^e siècle. Ils ont en revanche insisté sur l'idéal de piété et de pauvreté qui animait l'ermite.²⁰ Robert Fiot, qui publia un remarquable essai consacré à « Jean Bourdichon et saint François de Paule », croit reconnaître ce dernier, dans un livre d'heures de la bibliothèque Mazarine, parmi les personnages qui viennent assister Job sur son tas de fumier ; il suggère même de l'identifier à toutes les effigies de Job ou de ses amis peintes par Jean Bourdichon et son atelier, « puis au-delà, dans toutes les représentations de saints vieillards barbus, en particulier les saint Joseph qui jalonnent les grandes Heures d'Anne de Bretagne »²¹. François de Paule apparaît aussi plus d'une fois en prière devant un crucifix ou une Vierge à l'Enfant. Le vieil homme du Plessis, « humble, priant,

15. Christine Bousquet-Labouérie, « François de Paule et les chroniqueurs », Benoist Pierre et André Vauchez (éd.), *op. cit.*, p. 41.

16. Cependant Commines louait la pertinence de ses propos : « car il estoit lettré, et n'apprit jamais riens », dans *Historiens et Chroniqueurs du Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1952, p. 1267.

17. Bernard Chevalier, « La canonisation de saint François de Paule : analyse comparative des procès de Calabre et de Tours », Benoist Pierre et André Vauchez (éd.), *op. cit.*, p. 58.

18. Christine Bousquet-Labouérie, article cité, p. 43.

19. Bernard Chevalier, article cité, p. 57.

20. Philippe Girault, « Les premières images de saint François de Paule en France », Benoist Pierre et André Vauchez (éd.), *op. cit.*, p. 181-198.

21. Philippe Girault, *ibidem*, p. 188.

encapuchonné, appuyé sur son bâton, allait devenir, poursuit Robert Fiot, le type le plus classique dans l'iconographie de François ». ²² En dernière analyse, malgré la prégnance des schémas traditionnels et des représentations iconographiques héritées du passé, susceptibles d'influencer le goût des Minimes de Saint-Roch, ces derniers ne pouvaient pas ne pas avoir présents à l'esprit, bien au-delà d'un François de Paule prêchant, les prodiges qu'il avait accomplis, au premier rang desquels la guérison miraculeuse des pestiférés de Bormes ou de Fréjus dont il devint le saint patron ²³.

Si le fondateur des Minimes ne semble donc pas réunir toutes les conditions pour jouer le rôle principal de cette scène gravée, quel prédicateur était-il alors susceptible de lui ravir la vedette ? À Toulouse, on comptait en ce temps-là nombre de prédicateurs, sortis bien souvent de la pépinière que constituaient les différents ordres monastiques de la ville et de la région. Olivier Maillard mourut en 1502, dans le couvent de Sainte-Marie-des-Anges ²⁴ ; Raymond Gossin (1450-1530), plusieurs fois prieur des Jacobins, laissa lui aussi le souvenir d'un grand prédicateur ²⁵ tout comme Arnaud Reveland, un cordelier qui prêcha dans la cathédrale Saint-Étienne en 1518-1519 ²⁶ ; le franciscain Mathieu Menou parvint à convertir les femmes qui se prostituaient au Château-Vert, situé Pré-Montardy : celles-ci acceptèrent de vivre dans un immeuble acheté par les Capitouls, rue de la Magdeleine, qui porte aujourd'hui encore le même nom ²⁷. Une enluminure perpétue le souvenir de cet événement qui avait frappé les contemporains au point d'inspirer l'artiste qui décora, cette année-là, la chronique correspondante des annales capitulaires. ²⁸ Mais parmi la cohorte de prédicateurs qui se sont succédé tout au long de ce premier tiers du XVI^e siècle, il en est un, le moine franciscain Thomas Illyricus (1484-1528), qui brille d'un éclat plus intense que les autres. ²⁹ Doté d'un indéniable charisme, il s'inscrivait dans la lignée des nombreux prédicateurs du Moyen Âge, notamment des quelque deux cents franciscains qui ont porté la parole sacrée dans le royaume de France et dont on a conservé en partie les œuvres entre 1266 et 1536. ³⁰ Né en 1484, Thomas était originaire de Dalmatie – d'où le nom d'Illyricus qui lui a été donné – mais ses parents vinrent très tôt s'installer en Italie, non loin d'Ancône, dans la petite ville d'Osimo où il passa son enfance. Il se rendit deux fois à Saint-Jacques-de-Compostelle ; en 1515, il réalisa également un pèlerinage à Jérusalem. C'est à l'âge de vingt-cinq ans qu'il manifesta des dons d'éloquence extraordinaires et qu'il commença une vie errante de prédicateur. Le 13 novembre 1516, sa présence est signalée à Grenoble où l'on arrêta, par déférence, la sonnerie de l'horloge pendant qu'il parlait, puis de 1518 à

22. Robert Fiot, « Jean Bourdichon et saint François de Paule », dans *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, tome LV, Tours, 1961, p. 137. Bernard Oger, cinquante ans plus tard, constate lui aussi que « du XVI^e au XX^e siècle, le portrait de François tel qu'on le voit dans le tableau offert à Léon X [en 1519] a été constamment reproduit » ; cf. « Saint François et les Minimes, au fil des collections du musée des Beaux-Arts de Tours », Benoist Pierre et André Vauchez (éd.), *op. cit.*, p. 214.

23. Pina Basile, *Saint François de Paule et son époque*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 23-24 ; Jules Charles-Roux, *Fréjus*, Paris, 1909, p. 90-91 ; Jean-Antoine Aubenas, « Fréjus : Forum Julii, ses antiquités, son port », *Fréjus*, 1881, p. 276-278.

24. Abbé Alexandre Samouilhan, *Olivier Maillard, sa prédication et son temps*, Paris, E. Thorin, 1891 ; abbé Jean Contrasty, « Les Prédicateurs du XVI^e siècle à Sainte-Marie-de-la-Dalbade », *Revue historique de Toulouse*, 1947, n° 114.

25. Abbé Jean Contrasty, *ibidem*.

26. François Bordes, *Formes et enjeux d'une mémoire urbaine au bas Moyen Âge : le premier livre des histoires de Toulouse (1295-1532)*, Thèse, Toulouse Le Mirail, 2007, volume 2, p. 342.

27. *Ibidem*, p. 331 ; Abbé Jean Contrasty, article cité ; Germain de Lafaille, *Annales de la Ville de Toulouse*, Toulouse, 1701, tome II, p. 7.

28. *Annales capitulaires*, chronique 194 (1516-1517), cf. François Bordes, *op. cit.*, volume 5, p. 39 (reproduction).

29. On consultera notamment Marie-France Godfroy, *Thomas Illyricus, prédicateur et théologien (1484-1528)*, thèse de doctorat de 3^e cycle, 1984 et R. M.J. Mauriac : « Un réformateur catholique : Thomas Illyricus, frère mineur de l'Observance », *Études franciscaines*, tome XLVI, 1934, p. 329-347, 434-456, 584-604 ; tome XLVII, 1935, p. 58-71.

30. Hervé Martin, *Le Métier de prédicateur à la fin du Moyen Âge, 1350-1520*, Paris, éditions du Cerf, 1988, p. 93.

III. 2. Les pérégrinations de Thomas Illyricus dans le Midi toulousain (1518-1521).

1521 il parcourut le Sud-Ouest de notre pays, en particulier le Midi toulousain, allant jusqu'à Bordeaux et Arcachon (ill. 2) ; le chroniqueur bordelais Florimond de Raymond, qui écrivait à la fin du siècle, nous le décrit comme un « bon cordelier de notre France qui alloit de ville en ville, de village en village, prêchant aux peuples que le ciel courroucé apprêtoit ses foudres pour les accabler et ses fouets pour les châtier ».³¹ Il se déplaçait « monté sur un pauvre âne » ; partout où il passait, il rencontrait le même succès, faisait courir les gens de dix lieues à la ronde, prêchait sur les places publiques plutôt que dans les églises, trop petites pour accueillir la foule, et obtenait immédiatement des résultats spectaculaires de conversion, de contrition et de repentance. Les archives municipales nous donnent, à cet égard, de précieuses informations, que ce soit à Agen³², à Condom³³, à Montauban³⁴, à Toulouse³⁵ ou encore à Cahors³⁶. À la Toussaint

31. Florimond de Raymond, *Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*, Paris, 1605, livre I, chap. III, p. 11-12 ; Germain de Lafaille, *Annales de la Ville de Toulouse*, tome II, p. 13.

32. L. Bourrachot et P. Roudié, « Le passage de Thomas Illyricus à Agen (1518) et Casteljaloux (1520) », *Bulletin et mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*, LXIII, années 1960-1964, p. 199-201.

33. Condom, Archives municipales, série BB, Livre des Jurades, de 1505 à 1540, f° 55 v° (texte gascon).

34. Montauban, Archives départementales, Registre des comptes de l'administration consulaire, 1518, f° 59 ; cf. aussi Dr Seilhan, « La vie ardente et tumultueuse de Fr. Thomas Illyricus, prémoniteur de la Réforme (son passage à Montauban en 1518) », *Bulletin archéologique, historique et artistique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, 1953, tome LXXX, p. 132-175.

35. Chronique 196 des *Annales capitulaires (1518-1519)* ; François Bordes, *op. cit.*, volume 2, p. 339 et suivantes ; Germain de Lafaille, volume II, p. 13. Dans le livre de comptes des années 1518-1519 qui consigne les recettes et les dépenses de Guillaume d'Aygasplas, trésorier des capitouls, on apprend que la somme de 77 livres, 1 sou et 6 deniers a été dépensée à l'occasion de la venue de Frère Thomas, de l'ordre des Franciscains (CC 1882, p. 58).

36. Archives de Cahors, Délibérations du Conseil de Cahors, f° CCII v° et CCIII r° ; manuscrit latin transcrit et traduit par Paul Lacombe et Louis Combarieu, Cahors, 1874, p. 319-324. R.M.J. Mauriac, article cité, et Marie-France Godfroy, *op. cit.*, p. 144-147.

de l'année 1518, Frère Thomas se trouvait à Condom où plus de trente mille personnes, nous dit-on, se rassemblèrent sur le pré de l'hôpital pour l'écouter ; après avoir stigmatisé les jeux dans son sermon, il fit brûler toutes les cartes, les dés, les cornets et les tambourins. À Nérac, les gens le suivaient en criant : « Seigneur Dieu ! Miséricorde » ! Début décembre, il atteignit Verdun-sur-Garonne d'où il devait ensuite gagner directement Toulouse. Mais, prévenus à temps des intentions du prédicateur, les consuls de Montauban lui envoyèrent, de nuit, un émissaire afin de modifier son trajet³⁷. Thomas Illyricus passa donc au moins deux jours dans cette ville, les 10 et 11 décembre 1518. Les consuls dépensèrent, pour honorer sa venue, six livres tournois, six sous et six deniers : ils payèrent le barbier qui fit la barbe et la tonsure du prédicateur ainsi que celles des trois frères qui l'accompagnaient, ils dépensèrent aussi cinq pouchons d'hypocras sans oublier le poisson du vendredi et du samedi. Ils déboursèrent enfin deux sous pour faire porter les livres de Frère Thomas et six sous pour remplacer le mors de la bride de sa monture. En prévision de son arrivée imminente, deux menuisiers fabriquèrent, pendant la nuit, la chaire que l'on installa dans le cimetière du Moustier. Son sermon dura de cinq heures à neuf heures en présence de quinze mille ou seize mille personnes. Imaginons un instant ce spectacle étrange, fantasmagorique, qui se déroulait en plein hiver, par une froide nuit de décembre, à la lumière vacillante des torches et des lanternes ! Le lendemain, on déplaça la chaire, à la demande de frère Thomas qui prévoyait une assistance encore plus nombreuse. Les gens affluaient de toutes parts. Il prêcha, cette fois, cinq heures durant devant vingt-cinq mille personnes³⁸. Enfin, le prédicateur, précédé par une immense renommée, arriva à Toulouse où il resta depuis le mois de décembre 1518 jusqu'au mois de mai de l'année suivante³⁹. Son séjour marqua profondément la population. L'église des Cordeliers, qui avait pourtant de vastes dimensions, se révéla trop exiguë et fut délaissée au profit de la place Saint-Georges au milieu de laquelle les capitouls firent dresser une chaire et des gradins. Thomas Illyricus avait, à coup sûr, des qualités exceptionnelles d'orateur. Ses paroles touchaient les cœurs et les esprits de ceux qui l'écoutaient, mais il avait aussi un sens aigu de la mise en scène attesté par les indications qu'il donna lui-même en marge de ses sermons imprimés⁴⁰. Il parlait pendant des heures, criant, gesticulant, pleurant, brandissant le crucifix, invoquant les noms de Jésus et de Marie. Il gardait parfois le silence, s'agenouillait, puis recommençait de plus belle, utilisant sans aucun doute la même langue que celle des milliers de personnes venues l'écouter. À la différence de François de Paule, il était jeune, il était savant⁴¹. Tirant parti de sa haute stature et de sa voix forte, rompu à la technique de l'art oratoire, il savait captiver l'attention de son auditoire, sans jamais le lasser. Il interpellait toutes les catégories de la société : le peuple, mais aussi le clergé, les étudiants, les soldats, les autorités de la ville : capitouls, membres du parlement, officiers du sénéchal.⁴² D'après les annales capitulaires, il aurait convaincu les maîtres cartiers ou « naypiers »

37. Ce document, conservé aux archives de Montauban, a été publié dans le *Courrier du Tarn-et-Garonne* du 25 août 1866.

38. Ces chiffres ne correspondent, bien entendu, à aucun comptage précis, mais il y avait à coup sûr beaucoup de monde, probablement des milliers de personnes.

39. Les documents déjà cités (*Annales capitulaires*, *Annales de la Ville de Toulouse* de Germain de Lafaille) fournissent de précieux renseignements sur le passage de Fr. Thomas Illyricus dans cette ville, l'accueil qu'il y reçut, l'impact qu'il put avoir sur la population. Cf. Marie-France Godfroy : « Le prédicateur franciscain Thomas Illyricus à Toulouse (novembre 1518-mai 1519) », *Annales du Midi*, Toulouse, avril-juin 1985, p. 101-114 et *Thomas Illyricus, prédicateur et théologien*, op. cit., p. 112-142.

40. Marie-France Godfroy, *Ibidem*, p. 103, notes 14 et 15, p. 104.

41. Témoin oculaire de frère Thomas, un marchand milanais de passage à Toulouse en 1519, écrivait : « il avait une très grande réputation, il était tenu pour très savant, même par les doctes, et il menait une vie très austère » ; cf. *Histoire du christianisme*, sous la direction de J.-M. Mayeur, Ch. et L. Pietri, A. Vauchez, M. Vénard, Desclée, 1994, tome VII, p. 855. Marie-France Godfroy, dans *Thomas Illyricus, prédicateur et théologien*, p. 60, a relevé dans la préface et les cinq premiers sermons de Thomas Illyricus les citations provenant de l'Ancien Testament (36 %), du Nouveau Testament (30 %), des auteurs de l'Antiquité (11,4 %), les emprunts faits aux Pères de l'Église (9 %) et au Droit canon (5 %).

42. De fait, Thomas Illyricus écrivit plusieurs lettres adressées aux capitouls, aux étudiants, aux soldats de la garnison royale, toutes imprimées à Toulouse en 1519 par Jean Grandjean.

de Toulouse de détruire non seulement les jeux de cartes mais aussi les moules qui servaient à les fabriquer. Papiers, cartons, instruments de travail furent donc jetés dans la rue, entre l'église des Cordeliers et le collège de Foix, et formèrent un bûcher auquel on mit le feu. Une partie des moules fut néanmoins déposée dans le couvent des Franciscains où l'on pouvait les voir encore vers le milieu du XVII^e siècle.⁴³ Pour éviter la ruine de cette profession qui comportait alors trente maîtres jurés, les capitouls indemnisèrent ces derniers et leur donnèrent la possibilité de choisir un autre métier, sans qu'ils fussent contraints de faire un chef-d'œuvre ni même de payer quoi que ce fût !⁴⁴ Thomas Illyricus prêcha à Toulouse l'avent de l'année 1518 et le carême de l'année 1519, puis dirigea ses pas vers Cahors, où il prononça cinq sermons, et gagna Villefranche-de-Rouergue. Le registre des délibérations du Conseil de Cahors confirme le succès du prédicateur, l'émotion intense qu'il suscita auprès d'une foule considérable qui pleurait en l'écoutant.⁴⁵ Fin mai, il quitta le Midi toulousain pour se rendre à Bordeaux. L'accueil y fut beaucoup moins enthousiaste : Frère Thomas se retira alors, plein d'amertume, à la Teste de Buch, près d'Arcachon, où il écrivit aux étudiants de Toulouse, en août 1519, une lettre qui fut publiée en latin par l'imprimeur Jean Grandjean.⁴⁶ Il revint l'année suivante dans notre région pour prêcher à Foix (mai 1520), sur le site actuel des allées Villotte, jadis hors les murs. Mais s'il parvenait toujours à susciter de grands rassemblements, le prédicateur avait changé de ton ; Thomas Illyricus, plus violent dans ses propos, apparaissait désormais comme le Savonarole des Pyrénées.⁴⁷ Il se retira dans le couvent des Cordeliers de Rabastens, où il put surveiller l'impression de ses sermons qui parurent en 1521, chez Jean de Guerlins, puis il s'éloigna définitivement vers le Sud-Est. Nommé inquisiteur général en Savoie pour lutter contre les luthériens et les Vaudois, il mourut en 1528 à Carnolès, près de Menton.

À la lumière de ce que nous savons sur la personnalité, le parcours, les sermons et les œuvres qui subsistent aujourd'hui de ce prédicateur hors pair, nous pouvons proposer une autre lecture de l'image (345 x 246 mm) que nous avons sous les yeux. Thomas Illyricus, assis sur son âne et escorté de ses fidèles compagnons, est attendu à la porte de la ville par deux personnages qui mettent un genou à terre après avoir respectueusement ôté leur bonnet ; puis vient l'heure du sermon qui se déroule en plein air, et non dans une église : le prédicateur brandit un crucifix – comme il le préconisait lui-même, en marge d'un de ses sermons – devant une assistance composée d'hommes et de femmes qui ne se mélangeaient pas : à Montauban frère Thomas avait déjà exigé que les hommes et les femmes fussent séparés ; enfin, à l'extrême droite de l'estampe, on le voit méditer ou prendre quelques instants de repos. La trirème et le navire que l'on aperçoit à l'arrière-plan évoquent les voyages effectués par Thomas Illyricus, notamment à Jérusalem et en Galice ; au retour d'un de ses pèlerinages à Saint-Jacques-de-Compostelle, il réussit – à l'instar de saint François de Paule faisant voile vers la France – à éloigner la menace d'un bateau pirate.

43. P. Félix Cueilens, *Vie de Fr. Matthieu Viste, religieux de l'Observance de St François de Toulouse*, Toulouse, 1639, p. 135-136 : « Thomas Illyricus recommande la dévotion au saint Nom de Jésus avec tant de succès qu'il obligea les cartiers à brûler les moules des cartes qu'ils faisaient, et à en porter une partie dans notre couvent de Toulouse, où on les voit encore, inspirant à ces pauvres artisans de faire faire d'autres moules pour imprimer le nom de Jésus, de quoi ils se trouvèrent très bien, parce que tout le peuple de Toulouse, qui donne aisément dans les pratiques de piété, étoit bien aise de mettre en divers endroits de leurs maisons des images qui étoient imprimées de ce Saint Nom.

44. François Bordes, *op. cit.*, tome 2, p. 340 (chronique 196 des *Annales capitulaires*).

45. R.M.J. Mauriac, article cité ; p. 434-456. Marie-France Godfroy, *op. cit.*, p. 138-140.

46. *Epistola fratris Thome illyrici ordinis Minorum et divini verbi preconis : ad universos Tholosane gymnadis scholares...* [Toulouse : Jean Grandjean, 1519] ; lettre écrite à la Teste de Buch et datée du 26 août 1519. B.M.T. : Rés. D XVI 385 (2).

47. Marie-France Godfroy : « Le passage à Foix du prédicateur franciscain Thomas Illyricus (1520) », *Annales du Midi*, tome 104, janvier-mars 1992, p. 69-72.

Sermones aurei ac excellētissimi in
alma ciuitate Tholosana proclamati a fratre Thoma
Illyrico de Auximo ordinis Aldinorum: sacre Theolo
gie professore: et verbi dei precone famosissimo: generali / et a
postolico per vniuersum mundum.

III. 3. Page de titre des sermons de Thomas Illyricus (Toulouse, 28 juin 1521).

La page de titre des sermons imprimés par Jean de Guerlins en 1521 est ornée d'un bois gravé (ill. 3, page précédente), sensiblement plus petit, mais comportant l'essentiel des éléments que nous venons de décrire⁴⁸. Il y a une filiation évidente entre les deux images ; la plus petite (137 x 112 mm), malgré son format, révèle néanmoins une réelle habileté de la part de l'artiste qui a su rendre l'effet de multitude tout en individualisant les personnages : quelques moines encapuchonnés, un petit groupe de femmes, un ecclésiastique, sans doute un professeur de l'université, un membre du parlement reconnaissable à son hermine, des pauvres gens assis au premier rang, et même un pèlerin en route vers Saint-Jacques-de-Compostelle. L'attitude du prédicateur, bien qu'inversée par rapport à celle de l'estampe, reste la même et l'on remarque, dans un coin, le bon franciscain en train de sommeiller.

Au-dessus du monde terrestre deux anges voltigent dans le ciel, portant les monogrammes de Jésus et de Marie. Le culte du nom de Jésus reprenait une vieille tradition franciscaine que saint Bernardin de Sienne avait répandue, un siècle plus tôt, en Italie. Il n'est pas inintéressant de comparer cette scène avec la page de titre d'une lettre adressée par Thomas Illyricus aux capitouls en 1519 (ill. 4) et sortie de l'atelier de Jean Grandjean.⁴⁹ Malgré leurs différences, ces deux images méritent assurément d'être rapprochées. Songeons aussi qu'à l'instigation de frère Thomas, les capitouls firent placer, sur les cinq portes principales de la ville, un bas-relief qui devait inciter la population toulousaine, après le départ du prédicateur, à vénérer le nom de Jésus et celui de sa mère. L'un d'entre eux, qui ornait la porte Matabiau, fut déposé en 1825 et vint rejoindre les collections du musée des Augustins où il se trouve encore aujourd'hui, dans une réserve non accessible au public.⁵⁰ Il s'agit d'un ensemble sculpté mesurant un mètre trente-huit de hauteur sur un mètre de largeur, intégralement conservé mais en pièces détachées. Une photographie ancienne nous permet heureusement de reconstituer la mosaïque : on peut y voir un médaillon circulaire – tout comme sur la gravure – arborant les chiffres enlacés de Jésus et de Marie, que deux angelots portent à bout de bras. Les deux pilastres soutiennent un entablement orné de deux cartels dont celui de gauche indique la date de 1519.

En nous élevant au-dessus de la couche de nuages qui sépare la terre du ciel, nous discernons, à l'intérieur d'un cercle de flammes et de lumière – plus grand que le précédent – un Christ de douleur debout dans son tombeau, entre la Vierge et saint Jean, parmi les instruments de la Passion. Or dans un manuel à l'usage des confesseurs imprimé par Jean de Guerlins le 12 décembre 1520⁵¹ – alors que Thomas Illyricus n'avait pas encore quitté la région toulousaine – puis dans un autre ouvrage que la veuve de Guerlins mit sous presse le 31 juillet de l'année suivante (*Stella clericorum*)⁵², nous pouvons voir une vignette gravée (75 x 58 mm) qui reprend fidèlement, à quelques détails près, les éléments de cette pieuse évocation (ill. 5). La veuve de Jean de Guerlins dut vendre très vite le matériel typographique de son mari

48. *Sermones aurei ac excellentissimi in alma civitate Tholosana proclamati a fratre Thoma Illyrico de Auximo ordinis Minorum sacre theologie professore et verbi dei preconem famosissimo generali et apostolico per universum mundum*, Toulouse, Jean de Guerlins, 28 juin 1521. B.M.T. : Rés. D XVI 341.

49. *Epistola fratris Thome Illyrici ordinis fratrum Minorum divini verbi oratoris : pro defensione nominis Thesu directa ad sacrum Senatum Tholosanorum*, Toulouse, Jean Grandjean, [1519] ; écrite à Toulouse et datée du 7 février 1519. B.M.T. : Rés. D XVI 385 (1).

50. Germain de Lafaille, *Annales*, op. cit., tome II, p. 13 ; Alexandre Dumège, *Description du musée des Antiques de Toulouse*, Paris, 1835, N° 710 ; Ernest Roschach, *Catalogue des antiquités du musée des Augustins et des objets d'art du musée Saint-Raymond*, Toulouse, 1865, n° 781 ; Henri Rachou, *Catalogue de sculpture et d'épigraphie du musée de Toulouse*, Toulouse, 1912, n° 605 ; Jules Chalande, *Histoire des rues de Toulouse*, Toulouse, 1919, deuxième partie, p. 216.

51. *Interrogationes et doctrine quibus quilibet confessor debet interrogare confitentem*, [Vignette], Toulouse, Jean de Guerlins, 12 décembre 1520. B.M.T. : Rés. D XVI 174 (4).

52. *Stella clericorum*, [Vignette], Toulouse, veuve de Jean de Guerlins, dernier jour de juillet 1521. B.M.T. : Rés. D XVI 174 (5).

Epistola fratris Thome Illyrici-
ordinis fratrum Minorū/ diuini verbi oratoris : pro
defensione nominis Ihesu directa ad sacrum Sena-
tum Tholosanum.

CExaratum Tholosæ in vico portæ Arietis,
per Ioannem magni Ioannis.

III. 5. Vignette gravée souvent utilisée par Jean de Guerlins en 1519-1520.

à Eustache Maréchal puisque celui-ci réimprima le premier de ces ouvrages le 22 octobre 1521, avec les mêmes caractères, en se contentant d'introduire de menues différences et en ajoutant la devise « spes mea Deus » qui apparaît au-dessous de la vignette.⁵³ Ce Christ de douleur, que le docteur Desbarreaux-Bernard considérait, à la fin du XIX^e siècle, comme la marque personnelle de Jean de Guerlins,⁵⁴ figure aussi sur deux autres opuscules, imprimés selon toute vraisemblance vers 1519-1520. Il ne fait aucun doute, à mes yeux, que l'estampe acquise en 1984 par la Bibliothèque nationale de France⁵⁵ et en 2007 par le musée Paul-Dupuy, que le bas-relief en pierre conservé au musée des Augustins

53. *Interrogationes...*, Toulouse, Eustache Mareschal, 22 octobre 1521. B.M.T : Rés. D XVI 343 (4).

54. Dr Desbarreaux-Bernard, *Les Pérégrinations de Jean de Guerlins, imprimeur à Toulouse au commencement du xvi^e siècle*, Montauban, 1866, p. 8, note 3.

55. Bibliothèque nationale de France, Estampes, Rés. Ea-5 boîte 13.

et que les différentes représentations graphiques ornant plusieurs livres imprimés à Toulouse, en ce début du XVI^e siècle, ont été réalisés en un laps de temps assez court dans la ville des capitouls, au moment où les sermons incandescents de Thomas Illyricus bouleversaient la population toulousaine. Il y a, pour ainsi dire, unité de lieu, de temps et d'action. La règle des trois unités semble bien s'appliquer, ici, à des productions artistiques qui ont vu le jour dans un contexte particulier, à l'occasion d'un événement exceptionnel, directement suscitées par l'arrivée du moine franciscain qui séjourna dans le Midi toulousain trois années durant, dont cinq mois passés dans la capitale du Haut-Languedoc. Le prédicateur que l'on voit en pleine action sur la gravure colorisée ne peut être que Thomas Illyricus : c'est lui et non François de Paule qui se trouvait alors au cœur de l'actualité, c'est lui qui faisait courir les foules, c'est lui dont les typographes toulousains s'empressaient d'imprimer les sermons ou les épîtres. Ce bois gravé a été probablement l'œuvre d'un témoin oculaire – peut-être un des maîtres cartiers reconvertis dans la fabrication d'images pieuses – avant de passer, en 1519, sous la presse de Jean de Guerlins avec la complicité d'un généreux mécène (simple particulier, confrérie, corporation ?) qui ne nous a laissé comme identifiant qu'un blason orné d'une scie de charpentier et de bien mystérieuses initiales.

Un an ou un an et demi plus tard, après le passage de Thomas Illyricus, la vie avait repris son cours normal. Un relieur, qui disposait de plusieurs échantillons de cette image – sans doute très largement diffusée auprès de la population – utilisa ces épreuves pour relier l'acte notarié du jugement rendu par Bertrand Séguier, juge ordinaire et garde du grand sceau royal dans la sénéchaussée de Toulouse et d'Albi⁵⁶. Bien lui en prit, car ce geste irrespectueux devait sauver un document qui ne cesse de nous interpellier depuis sa découverte, en 1940, par un libraire de New York.

56. Un missel manuscrit, d'origine toulousaine, fut acheté le 15 novembre 1985 par la bibliothèque municipale de Toulouse ; il appartient à Jean de Montaut puis à Jean Nadal, vicaire de Launaguet, qui en fit don aux habitants et consuls de sa commune en septembre 1474 ; sa reliure est identique, de par son décor (motifs floraux poussés à froid et répétés sur les deux plats), à la reliure un peu archaïsante qui recouvrait les titres de propriété établis à Toulouse le 12 juillet 1520.